

By the rivers of one thousand colours

Se couper les cheveux chez les Rastafari, demeure un sacrilège. Alors pourquoi, en toute connaissance de cause, Mr Saint Joseph a-t-il coupé les dreadlocks de Kaïa son élève ? Et tandis que la rumeur se répand dans le quartier de Kingston, que celui-ci s'embrase... Ma Taffy raconte à Kaïa, comment elle a assisté, petite, à la naissance du mouvement rastafari. C'est ainsi qu'à Augustown, 17° 59' 0'' Nord, 76° 44' 0'' Ouest, un après-midi d'avril 1982, l'autoclapse frappe.

By the rivers of Babylon, de son nom original « Augustown » a paru en 2017 chez l'Edition Zulma. C'est le second d'une série de huit romans qui a été traduit de l'anglais toponyme Jamaïquain en français. Il a séduit les lecteurs par son lyrisme, sa finesse d'écriture ainsi que son réalisme implacable. Ainsi a-t-il déjà été récompensé cinq fois depuis sa publication. Kei Miller, à la fois écrivain et poète, demeure un auteur plein de promesses.

By the rivers of babylon, est initialement une chanson populaire Rastafari qui exprime la souffrance des juifs suite à l'invasion de Jérusalem par les Babyloniens. Elle semble alors plutôt éloquente pour décrire l'ouvrage de Kei Miller. Cependant le titre a déjà été repris maint et maint fois, et plutôt que de sonner comme un hommage, celui-ci illustre le concept du déjà-vu et revu. Le titre original « Augustown » est bien plus pertinent. On poursuit avec un développement des personnages, approfondi -sûrement trop- qui entraîne un décrochage du lecteur quant à l'intrigue principale. Reconnaisant quand même que l'histoire est magnifiquement bien ficelée. Les histoires de chaque personnage se rejoignent, s'entremêlent, et se complètent pour n'en former qu'une. Plusieurs époques rythment l'histoire, celle de l'intrigue principale, puis celles du passé de divers personnage, évoqués auparavant dans la fiction. A l'évidence, il est ardu de suivre la chronologie des événements. La lecture, si on ne se cramponne pas, peut devenir fastidieuse. Cependant Kei Miller a un sens de la formule charmant et un style d'écriture exotique à l'image de la Jamaïque. Il n'est donc pas exagéré de dire que la plume du romancier vibre de puissance de même qu'elle éveille les sens. La lecture est belle, et les mots prennent une toute autre définition avec Kei Miller, une toute autre valeur, « Si tu apprends la savoir des Blancs mieux que les Blancs alors tu pourras te servir des armes de Babylon cont' Babylone ». Un honneur à la littérature contemporaine. Par extension, la traductrice Nathalie Carré a

également réalisé un travail brillantissime. Une richesse dans le vocabulaire, une finesse dans l'écriture, elle a su retranscrire le puissant message du romancier. *By the rivers of Babylon*, peut se présenter comme un apologue. Défendant le rastafarisme mais plus globalement la notion de croyance, Kei Miller a habilement signifié que celle-ci constitue un marqueur de l'identité « Vaut mieux mourir debout que vivre toute sa vie à genoux, à se coucher devant les Babylones qui passent leur temps à te piétiner ». Cet ouvrage, c'est un retour à la Jamaïque authentique de 1982. Le quartier riche de Beverly Hills, la paroisse de St. David, les haies de bambous d'Irish Town ainsi que des détails réalistes comme la boutique Samuel & Son sur King Street, implantent délicatement l'histoire dans une réalité urbaine certaine. Les retours de lecture de ce livre semblent en majorité élogieux. Les lecteurs ont apprécié le folklore jamaïquain, ses expressions typiques, ses personnages emblématiques, ses légendes, qui méritent de ne pas s'essouffler sans avoir voyager. Enfin, *By the rivers of Babylon* n'a pas connu de happy-end à l'américaine mais a accueilli une fin à la fois détonante et satisfaisante. Un véritable chant de résistance mêlant force, spiritualité et insoumission, à ne pas rater.